

BERNARD TEULON-NOUAILLES

EPHEMERIDES

+ TRAIT D'UNION 2

Edition CMS

BERNARD TEULON-NOUAILLES

EPHEMERIDES

Suivi de TRAIT D'UNION 2

EPHEMERIDES

Mercredi 30 :

Mieux vaut arracher l'œil gauche du voisin que tendre la joue à la poutre du charpentier.

Cet œil était noir, mauvais, impénétrable. Je l'arrachai sans ambages ni ménagement, et comme sans surprise, tandis que le mécréant me tournait le dos. Muni s'une cuillère à café, de ces cuillères en bois telles qu'on n'en voit plus guère, moi qui n'en bois jamais, j'exécutai vite, très vite mon sombre, trop sombre méfait. L'autre n'osa récriminer. Encore heureux que je ne m'en fusse point pris à son œil valide. Sans réclamer son reste, il prit ses cliques, mes claques et s'en retourna vers d'autres cieux.

Il m'écrit souvent, je lui réponds avec bienveillance et une plume d'oie. Nous sommes même devenus un peu amis : si son angoisse s'est fait la belle, n'est-ce point à ce geste brutal qu'il le doit ?

L'organe, ô terrible certitude, s'avère toujours un tant soit peu coupable. Il serait, depuis cet incident, amène et même accorte envers qui l'observait naguère de travers. Bref il passe pour un autre, une sorte de bienheureux. Je me sens toutefois redevable à son égard. Ne me permit-il point de retrouver ma voie ?

En revanche, quelque indélicat voulut m'amputer d'une poutre réfractaire. Je refusai net. Comment ma femme l'aurait-elle pris ? Et puis, pour une fois que j'avais un correspondant, je ne voulais point prendre le risque de le perdre.

Autant me retrouver incontinent sur la paille ! Car un intime, on aura beau chercher, ça n'a jamais de prix, contrairement à sa moitié.

Samedi 9 :

Si l'arracheur de dent te ment, fustige-le d'une flèche incisive.

Ca devait arriver.

L'arracheur de dents m'a encore menti. C'est la quatrième fois d'affilée.

J'avais été d'une indulgence princière lorsqu'il avait excisé le subtil diadème incarnant mes gencives. Je ne voulais point faire d'histoire car son statut de praticien m'en imposait.

La fois suivante - où la malice des gens ne va-t-elle point se nicher ? - il se faisait fort de remonter jusqu'aux sources du filon. J'objectai que je n'avais point attendu ses bons offices. Des stomatologues réputés, des otorhinolaryngologistes renommés, une armée de gastro-entérologues et même un psychanalyste m'avaient fait des offres on ne peut plus alléchantes. Ils n'avaient guère insisté.

Or quelques temps après, comme il revenait à la charge, je m'étais fait cynique du type belliqueux. A la prochaine omission, je lâcherais la meute. Eh bien ce fut plus fort que lui. Il fallut qu'il s'en prenne à ce qu'il me restait de sagesse, moi qui en étais si fier !

Alors je l'ai cloué à la porte d'entrée, à l'instar d'un corbeau des garrigues. Mes enfants le fustigèrent de quolibets et autres traits de même nature et même ma femme l'a mordu car la réjouissance, ce jour-là, se prodiguait à discrétion !

Mardi 23 :

A l'arraché, d'aucuns reprocheront son manque de disposition, non son panache.

Je connais un athlète des mots, quelque peu rondouillard, dont les muscles fondent dès qu'on laisse traîner des barbarismes à proximité de son espace vital – dans quelle intention maligne, je vous le laisse à deviner. Il faut le voir suer sang et eau de toute sa hargne afin de traquer l'aphorisme, taquiner l'idiotisme et friser l'idiotie.

Et si quelque esprit moqueur lui lance : « pas très original tout cela !, il concédera vite que l'expression de la souffrance force la sympathie. A tout prendre l'effort, l'effort violent, est garant de l'authenticité dont sont dépourvus le rhéteur ou le cuistre. Tel est mon avis, je n'en démordrai pas, comme aurait dit mon praticien.

Je l'ai vu s'atteler à des exercices d'une difficulté inouïe comme s'il avait sur les bras la bataille de Marengo ou telle autre morne plaine.

Eh bien savez-vous que sa tentative, vouée à l'échec, ne manquait pas de panache ?

Mais l'exercice, inconsidérément réitéré, lui coûta force plumes, au grand dam de sa chère et tendre, et par conséquent du monde entier. Cependant il devait finir, à force d'opiniâtreté, par se refaire une santé – à l'arraché.

Quant au panache...

Jeudi 15 :

Arracher une promesse n'est guère à la portée du premier séducteur venu.

Un jour, comme je lui tournais sciemment le dos, le premier séducteur venu prit les devants.

Cet incorrigible bretteur se piquait de m'arracher une promesse.

Cela semblait de prime abord improbable mais relativement à sa portée.

Or je connaissais la musique. Les sophismes n'avaient guère d'impact sur mon sentiment.

Je le laissais me conter qu'il me couvrirait de cadeaux et de fleurs, m'enivrerai de pots-de-vin, me fournirait quotidiennement l'adresse de ses nouvelles conquêtes. Ce fut peine perdue.

Je refusai de lui fournir les coordonnées escomptées.

Quant à ma promesse d'en faire le sujet d'un prochain livret, il eut beau multiplier les morceaux de bravoure, user de sa rhétorique cavalière et forcer sur les rythmes ternaires, je restai sourd à ces vaticinations.

On m'a dit qu'il errait comme une âme en peine, s'escrimant à pérorer à la façon d'un oracle. J'estime pourtant avoir fait mon devoir et je le ferais encore si j'avais à le voir.

C'est tant pis pour lui; il réfléchira deux fois avant de tenter l'impossible sur un français de surcroît.

Quelle idée aussi d'arracher une promesse au second séducteur venu sous prétexte qu'il était devant nous qui étions devant lui.

Dimanche 5 :

Il n'est guère aisé d'œuvrer d'arrache-pied sous l'égide d'un coupeur de tête.

Il vous est sans doute arrivé de vous mettre martel en tête parce qu'un rustre a cru bon, pour faire rire la compagnie à vos dépens, de vous arracher un à un vos faux cils.

Non que vous y teniez vraiment, vous souffririez le martyr sans sourciller mais s'entendre souvent répéter la formule consacrée : je t'aime... pas du tout, cela devient vite traumatisant, y compris pour un littéraire.

M'étant trouvé dans ce cas de figure, et dans l'espoir de me venger, je m'étais décidé à œuvrer d'arrache-pied à la réussite d'une implantation : la réclame certifiait qu'elle décuplait la résistance des pilosités naturelles. Publicité perfide, qui omettait de préciser un détail de taille : l'opération s'effectuait sous l'égide d'un coupeur de têtes (et accessoirement de bourses).

Ainsi, à chaque fois que je fronçais les sourcils, en guise de mécontentement, il me faisait sauter la calotte osseuse comme s'il se fût agi de la queue d'un melon.

Et de remplir de grosses pierres telle une vulgaire tirelire.

Je dus me rogner les talons afin d'échapper à ses coups de sabre. L'avenir dira si j'ai gagné au change.

Lundi 16 :

On s'arrache les étoiles faute de décrocher la lune.

Hier, par distraction, j'ai franchi le seuil d'un grand magasin.

Les belles dames s'y arrachaient les étoiles.

Pas de celles en papier doré, que l'on se colle au front, avec la salive des rejets. Non Non ! De vraies étoiles, pêchées en quelque jardin du firmament nocturne.

Je ne pus m'empêcher d'instruire la vendeuse de mon inquiétude...

Elle m'a ri au nez son parfum de violette.

Comment mais mon cher monsieur, nul ne vous a prévenu que les étoiles repoussaient tous les soirs ?

Non, personne ne m'en avait soufflé mot – jusqu'à ce moment-là !

Aussi commandai-je un croissant de lune car j'ai toujours rêvé d'en garnir ma volière.

Alors là, ce fut l'hilarité générale. Ben voyons, pour mes beaux yeux, on allait me décrocher le disque d'argent – pour moi tout seul !

Je laissai passer l'orage, non sans avoir fait remarquer que trois quartiers demeuraient à saisir et j'achetai quelques constellations des mers australes, les boréales m'étant passées sous le nez.

Je fis demi-tour et vous les plantai là, qui se disputaient les trois quartiers épargnés.

Je craignais que les matrones ne les réduissent en miettes. C'était compter sans le caractère exclusif de ma pateline concubine qui ne jure que par Septentrion. Je couchai donc dehors, malgré le temps de chien. Et par une nuit sans lune.

Pour les croissants, je repasserais...

Vendredi 17 :

Ne suppliez jamais le père éternel de s'arracher de son lit de nuages.

En sortant de la conférence, je voulus me livrer à une petite expérience. Je récitai mon acte de contrition, j'attendis qu'une embellie se fit jour, j'interpellai le Père Eternel.

Comme à son accoutumée, le vieillard s'était mis aux abonnés absents. Je fis le 13 mais, aux réclamations, on me signifia qu'il s'était fait pointer sur liste rouge - il payait assez cher pour cela.

J'étais le 777ème à chercher à le joindre depuis le mois de juillet.

Alors je choisis le moyen direct. Je me permis une modeste ascension, au nom du fils.

Je pris mon élan et hop, j'étais dans les nuages ! Là-haut, je m'attendais à un sacré remue-ménage, à le trouver en grande manœuvre ou du moins sur le point de porter l'ultime touche au jugement dernier.

O candeur, ô stupidité juvéniles. Il contemplait béatement sa Création à laquelle je m'étais soustrait, lui ayant pour un temps fait faux bon (Que vaut-elle ? Dieu me le dise !).

Et comme je lui faisais part de mon étonnement, il se fâcha tout rouge avant de me vouer au sort de Phaéton.

Le plus grave, c'est que mes congénères dénoncèrent mes péchés d'orgueil et de lèse-majesté. Je fus condamné pour sécheresse aggravée.

Et ce n'est pas la proscription du conférencier qui me consolera.

Quant au Père Eternel, il me nargue tous les dimanches à la vesprée. Mais il aurait tort de pavoiser, il ne perd, selon moi, pas grand chose à m'attendre.

Con se le dise.

Louidi 8 :

C'est en arrachant un aveu tardif qu'on passe sa vie à résoudre la question.

Je m'y pris sans nul doute trop tard. Ce ne fut pourtant pas faute d'essayer. Comment réagir face à un mur ?

Je rognai les ailes, laminai les omoplates, tailladai les vaisseaux sans obtenir la moindre réaction.

Je le ligotai, le tabassai, le garrottai : peine perdue !

Je caressai sa chère et tendre, dépiautai ses enfants, accommodai ses chats et le reste : c'est juste s'il me gratifia d'un sourire railleur.

Alors j'utilisai les grands moyens : je le pendis par les pieds et impulsai à son corps un mouvement pendulaire jusqu'à ce qu'il se prît pour une lame énorme, rasante et mortelle.

J'avais pris soin, sur les côtés, de disposer des empilements de chairs consentantes.

Je poussai de plus en plus fort en riant sous cape et, au moment précis où l'ongle de son gros orteil effleura le gros lard couinant à sa gauche, et, contre toute attente, il craqua.

Il passa donc aux aveux complets et mourut, étranglé par ses révélations.

Depuis, je me torture l'esprit, ayant oublié les termes exacts de la Question. J'aurais pu, me direz-vous, consigner la réponse...

Cette idée ne m'a même pas effleuré.

Mardi 27 :

Arrachez ! Arrachez ! Il en restera toujours quelque chose !

L'ennuyeux, quand on s'est pris de passion pour les vertus curatives de l'arrachage, qu'on ressent une attirance irrésistible pour les convulsions de l'arrachement, ou qu'on éprouve une vive affection pour les arracheurs de tous poils, - les champions de l'arrachis, les professionnels de l'arrachoir, les artistes de l'arrache clous - l'ennuyeux, disais-je, c'est qu'on s'y accroche, et qu'on ne peut plus décemment s'en passer.

Le mieux, dans ces conditions, serait de se munir d'une solide éthique, d'un code de déontologie qu'un publiciste distrait aurait par mégarde égaré au fond d'un article, et de laisser le temps se fabriquer une œuvre.

Au bout du compte, on réalise combien les dégâts sont loin d'être aussi catastrophiques qu'on l'avait craint de prime abord ; la nature nous semble dès lors régir par un ordre immuable qui force l'admiration voire le respect.

Car vous aurez beau arracher la tumeur qui vous tue le genou, l'enfant des bras de sa mère, votre aïeul de la mort sûre, on ne se lassera jamais de fournir à votre furie contagieuse matière à assouvir son inextinguible appétence.

C'est ce qui sépare l'amateur du véritable novateur.

Tout est question de méthode !

Patridi 10 :

On ne perd pas forcément sa montre à arracher les mauvaises herbes.

On m'avait dit, tu veux séparer le bon grain de l'ivraie, tu y perdras ton précieux temps. Les oiseaux s'en chargeront bien, allez !

Ah, pour s'en charger ils s'en sont chargés ! De mémoire d'épouvantail, on n'avait jamais assisté à un tel désastre !

Sur un plan général, ce n'était pas trop grave car le blé ni l'oseille n'ont jamais porté bonheur.

Mais mon jardin, j'y tenais comme à la prune des yeux.

Aussi, en dépit des conseillers, avais-je entrepris d'arracher, à grands coups de pioches, les herbes mauvaises qui en assuraient la notoriété.

Au début, cela leur fit un peu mal d'autant que je les avais attaquées par surprise, courant d'un coin à l'autre comme s'il se fût agi d'un jeu, qui leur fut fatal.

Mais elles répliquèrent à mes coups avec un tel sens de l'acclimatation que je fus contraint de les piétiner rageusement. Celles du centre m'attendirent de pied ferme. L'une d'elles me demanda l'heure pendant que ses compagnes se terraient, échappant à ma céleste vindicte.

Celle-là dut payer pour les autres. Je la découpai en fine lamelles et la dispersai aux quatre vents. Quant à ma montre, elle va bien merci. Elle l'a simplement échappé belle.

Et je n'ai pas fait payer les conseillers.

Danidi 1 :

Il ne faut pas arracher la peau de l'ours avant d'en savoir la couleur.

Il est prétentieux de vendre la peau de l'ours... Chacun connaît la suite. Mais il est aussi très risqué de l'arracher sans en considérer la couleur.

Cette mésaventure est arrivée à un compagnon daltonien. Il se trouvait dans l'Antarctique (qu'allait-il y faire, me direz-vous, et sur ce point-là je ne puis que vous donner raison). Les membres de son expédition lui avaient signalé la présence d'un gros ours attiré par l'odeur des froids poissons polaires.

Or, l'animal était rose, ce qu'ignorait le compère.

N'écoutant que son courage, il tira sur la bête, venue semer la panique dans le campement. Quant il voulut la dépecer, il remarqua des signes de désapprobation parmi ses collègues. Un ours rose ! Une espèce rare, unique en son genre même ! Il y avait peut-être mieux à faire que de l'abattre. C'eût été rendre un fiéffé service à la science etc.

Bref, il fut renversé, destitué, jugé à la sauvette et débarqué incontinent sur quelque île tropicale, infestée d'amateurs de jardin.

Ce n'est qu'à force d'obstination qu'il parvint à me faire joindre par radio. Il me fallut ameuter l'opinion internationale, émue de l'ingratitude du sort mais qui ne lui pardonna pas son excès de précipitation.

Quant à la peau de l'ours, le rose ternit par la suite.

Ce devait être un albinos.

Vincendi 22 :

Il est aussi cruel d'arracher des poils à la barbe d'une vieille qu'aux autruches leur truc en plume.

Je ne voulais pas le croire, il fallut me rendre à l'évidence. Mais peut-être conviendrait-il que je récapitule les faits.

Je n'aime pas les vieilles, celles des anciennes générations.

J'avais commis les pires exactions, sinon sous leur nez, du moins à leur barbe. Je me surpassai récemment lorsqu'une affreuse octogénaire réveilla chez moi ce que d'aucuns nommeront le démon de la perversité.

Je me plaçais à califourchon sur son cou et, à son insu, m'appliquais à lui arracher un à un les poils du menton.

Ce fut alors que l'imprévisible se produisit : je sentis flotter comme un parfum d'une âcreté inédite ; le temps soudainement s'assombrit et un bataillon de fourmis rouges se sustenta de mes plantes de pied.

Pris de nausée, je fondis en larmes. Je la reconnus alors, c'était bien elle : la cruauté toute nue, avec sa mâchoire de tigre. Je n'avais jamais éprouvé une telle émotion sauf peut-être une fois : quand j'avais arraché à l'autruche de la réserve africaine, le truc en plumes qu'elles arborent au pétard.

J'avais profité du temps où elle s'envoyait derrière la cravate la toquante en plastique que j'avais déposée sur la capote de la décapotable.

Bernardi 3 :

Souffrir de la goutte peut nous arracher une épine du pied.

Certes il n'est guère agréable de se lever un beau matin, après une nuit trop arrosée, affublé d'un gros orteil enflé comme une patate amère en raison d'une crise de goutte aiguë.

Mais avec si peu d'attention il ne convient pas d'examiner les malheurs des imprudents jeunes gens. Car considérons qu'en ces circonstances, l'excursion dominicale avec belle-maman sera forcément remise.

Et comme elle a pris la mauvaise habitude, au nom des exigences de la déesse à l'enfant turbulent, de vous entraîner loin des sentiers battus, il y a fort à parier que votre état déplorable de santé vous arrachera, une fois n'est pas coutume, une sacrée épine du pied.

Je dis épine et je dis pied mais j'eusse tout aussi bien pu préciser un buisson du cœur.

Car les ardeurs de la satanée mégère dépassent en effusions bucoliques ce que le Dieu de la guerre lui-même eût pu risquer pour assouvir sa bergère.

Et il n'est antre ni ravin qui ne lui soit nuptial.

Comme si c'était de son âge ! Et comme si c'était du mien.

Claudi 14 :

On ne peut pas toujours arracher son fils des griffes d'une harpie.

Ca m'apprendra à me surestimer. Comme quoi les parents se croient indispensables à leur progéniture ! Cette chimère !

Donc je m'étais investi d'une mission que je supposais naturelle : arracher mon fils putatif des griffes de je ne sais quelle harpie de sexe indifférencié. Mal m'en avait pris.

Non seulement mon initiative ne m'a guère rapporté une once de reconnaissance mais j'ai dû essayer mains coups imprévus auxquels un moins costaud que moi n'eût sans doute point résisté.

Le plus belliqueux, dans l'histoire, étant notre bâtard qui, sous prétexte que je lui volais sa jeunesse, a redoublé de vociférations parricides. Si vous aviez vu cet acharnement !

C'est tout juste s'il ne m'a pas réduit en bouillie.

La crainte des représailles l'aura sans doute retenu car ses frères sont plus cruels encore.

Depuis, sa mégère et lui volent le parfait coton tandis que je souffre le martyr dans mes bandes de gaze, lesquelles couvrent les parties charnues.

Certes, le respect se perd chez les nouvelles générations. Je n'aurais, quant à moi, jamais osé dépasser le stade du flacon d'eau de Cologne, ou d'eau-de-vie, brisée sur le sommet du crâne.

Et sans ôter mon beau chapeau.

Marcedi 2 :

Arracher de l'argent à un pauvre diable ne fait de tort à personne et surtout pas à moi.

Comme je cultivais le paradoxe, il m'est soudainement apparu que la petite expérience à laquelle je m'étais récemment livré s'avérait d'une justesse incontestable.

Arracher sa sébile à un pauvre diable ne fait de tort ni à lui ni à moi.

A lui car étant plus pauvre que lui qui vit de charité bien ordonnée, je le rétribue d'une leçon qui vaut largement les misérables sous subtilisés. A moi car où trouveras-je l'argent à distribuer aux autres ? Les autres pour des raisons qui ne s'expliquent pas.

Au fond tout le monde y gagne.

C'était sans compter sur la ligue du droit à la misère qui m'est tombée dessus à tour de bras tandis que j'arrachais à un malheureux son argent, qui d'ailleurs n'en était pas.

Les subtilités de ma sophistique ne les ayant en rien convaincus, je me suis vu clouer au pilori et pas un nanti n'est venu, ne serait-ce que par solidarité, m'en arracher !

Je saurais m'en souvenir à l'occasion.

Sans compter que j'aurais pu lui couper la queue ou lui limer les cornes, nul n'aurait trouvé à y redire.

Henridi 26

Arracher les pages d'un carnet de bal ne fait pas très honnête.

Comme je venais de m'inscrire sur le carnet de bal de Melle de X..., j'eus tôt fait de réaliser que de larges interstices séparaient les pages dudit carnet.

Vu que je la connaissais peu et qu'on ne se méfie jamais assez des ruses de femmes, je lui fis négligemment remarquer qu'il faudrait acquérir, à l'avenir, un carnet complet.

Elle m'explique que sa servante, à laquelle elle semblait tenir beaucoup, s'en servait pour les commissions et qu'elle sortait toujours avec la liste sur elle.

D'autant que les noms de l'épicier, du boulanger, du boucher chevalin, du crémier-barbier et du coiffeur pour demoiselles figuraient aussi sur la liste.

Seul le poissonnier manquait à l'appel.

Profitant d'un moment d'égarement, durant lequel elle sonna pour qu'on servît le thé, je jetai un coup d'œil au fameux carnet de la donzelle. Ne restaient que les dimanches, jour où justement elle s'était interdit tout divertissement.

Cela ne me paraît pas honnête, lui dis-je courroucé.

Et je renonçais à devenir son cavalier au profit du boucher chevalin, qui ne lui fit jamais l'honneur d'une cavalcade.

Elle ne mangeait jamais de viande le vendredi.

Pas fou le poissonnier.

Georgidi 7

Laissera-t-on les renards arracher les grappes avant la vendange.

Les renards sont malins, c'est bien connu. Pas au point de nourrir le roussin mais si vous leur laissez arracher les raisins qui sont à leur portée avant la saison, adieu paniers, vendanges sont faites.

Car ils sont non seulement autant gourmands que les grand-mères maternelles mais aussi voraces que les loups de mer.

Le plus sage est donc de susciter une battue quelques semaines avant l'ouverture des chasses au fond des cours..

Les gardes-champêtres sont alors en vacances et vous pouvez toujours occuper les intérimaires d'éteindre quelques débuts d'incendie de broussaille non sans les avoir copieusement abreuvés.

Foin d'illusions, toutefois. Les renards connaissent les techniques de battues.

De plus, ils se reproduisent comme des romanichels.

Le plus simple est d'arracher vos vignes vous-mêmes.

Vous pouvez bien vous passer de vin et, les jours de fête, puiser au besoin dans la cave du voisin.

En revanche, il faudra prendre de grandes décisions si les renards s'attaquent au poulailler.

Quand cela s'engage de la sorte, la chute ne tarde guère, si vous ne réagissez pas au plus tôt.

Francidi 18 :

Qui s'acharne à arracher les feuilles d'un chou, il n'a pas beaucoup de dignité...

Je n'ai pas pour habitude de cacher mes sentiments outre mesure. Et les muscles n'ont rien qui suscite en moi la moindre fascination.

Aussi n'ai-je jamais admis qu'un mastodonte de jardinier arrache sans son consentement des feuilles à un chou.

On va crier à la sensiblerie dégoulinante, à la primauté de la morale sur la politique, au soutien irréaliste à des causes perdues.

Je sais tout cela et sans doute mieux que quiconque. Mais quoi !

Un peu de gratitude envers nos camarades crucifères nous coûterait-elle tellement ?

Je le dis avec d'autant plus de ferveur que je les ai en sainte horreur quand on les mêle distraitement à la salade verte.

Pourtant je défie qui que ce soit de résister à la volupté de planter, avec l'organe qui lui convient, ces fines-fleurs de potager à la mode.

Quel plaisir délicieux de voir la petite graine s'ouvrir, croître et s'épanouir jusqu'à se réfugier dans quelque'une de nos assiettes.

C'est que le chou n'est jamais reconnu à sa vraie valeur. Les gourmets n'y entendent note. C'est à cause d'eux qu'un grand rustaud de rustique leur arrache les feuilles.

Qu'on me permette de déclarer qu'il ne faut pas avoir beaucoup de dignité pour s'acharner sur un légume sans défense et qui rend bien des services aux matrones inhibées.

Pierredi 29 :

Plus on est de fous, plus on s'arrache le praticien.

Comme chacun d'entre vous, il m'est arrivé de séjourner en maison de santé, ainsi que disent non sans hypocrisie les tartufes de la conscience bien pensante.

Peu vous importent les raisons, cela m'est arrivé, vous dis-je.

Toute épreuve appelant ses enseignements, j'en ai rapporté au moins une certitude : plus on est de fous, et moins on a l'occasion d'en rire. Il est en effet exclu de plaire à tout le monde, ce qui réduit le rayon d'actions.

Or, si chaque fou passe son temps à rechercher la petite anecdote qui pourrait égayer la collectivité, il ne lui en reste plus tellement pour rire de l'audacieux perceur de secret du rire des fous.

Aussi, la plupart demandent-ils l'aide du praticien qui la leur accorde volontiers étant rétribué pour ce faire.

Le hic c'est qu'il n'y a qu'un praticien, faut-il qu'il soit mordu, pour quarante fous.

La conclusion s'impose d'elle-même.

On se l'arrache et l'on met tout son zèle à ne point passer pour guéri.

Sans quoi un nouveau fou s'empresserait de récupérer votre place.

On n'est pas près de rire dès lors, ni de laisser ce pauvre diable de praticien planter ses choux.

Yvedi 20 :

S'arracher des bras de sa belle est pire que fuir les griffes de la harpie.

Comme j'étais cloué aux bras de la belle, il fallut recourir à une paire de tenailles.

Quelle idée aussi de m'attacher à mon propre chef comme si l'on m'avait demandé d'assumer je ne sais quelle vocation messianique.

Ce ne fut point commode car la rusée s'était habituée à nos promenades vespérales, côte à côte, dans les jardins publics. Elle pavaisait, se pavanait au nez et à la barbe d'un tas d'envieux lui prédisant le sort des héroïnes d'opéras tragiques.

Mais la passion n'a qu'un temps et les douces balades crépusculaires finissent par lasser.

Une nuit, j'ai profité d'un moment où elle s'envolait dans les bras d'Eurydice pour saisir un outil des plus utiles et suis parvenu non sans mal à extraire les deux longs clous qui nous reliaient.

Où la passion ne nous conduit-elle pas, tout de même !

La belle, réveillée, a paru effarée, comme interdite et depuis je ne l'approche plus. Sans la fuir systématiquement, je ne puis la contempler même en peinture où on la représente en harpie.

Il n'y a pas de bois dans cette histoire.

Jeandi 19 :

Se procurer d'urgence un arrache-racines pour extraire un moyeu malicieux.

Crever sur l'autoroute, quelle abjection et quel inépuisable sujet d'ignominie qui ne cède en rien à son antagoniste : éclater un pneu sur un chemin forestier.

Dans les deux cas de figure, mieux vaut se trouver à proximité d'un champ cultivé sur lequel continue d'opérer quelque rustique. Vous pouvez toujours lui soustraire son arrache-racines en vous aidant par exemple de votre manivelle ou de votre cric.

Mieux vaut pourtant ne pas pousser la plaisanterie trop loin en suspendant la crémaillère au cou de sa concubine.

Si nul malfrat n'a, entre temps (mais cela n'arrive que dans les contes), désossé la carcasse de votre veau de ville, attaquez-vous résolument au moyeu. Il paraît que c'est radical.

Ne craignez pas de sacrifier les autres moyeux au besoin.

L'essentiel n'est-il point d'arriver à vos fins ?

Et puis un moyeu ça se remplace vite. Car on ne dénierait à quiconque la nécessité d'éliminer, tant qu'il est encore temps, les sales racines du moindre de nos maux.

C'est que les rumeurs courent les routes dès que revient la belle saison.

Pauldi 21 :

Pourquoi s'obstiner à arracher les ongles des mains de quelqu'un ?

J'avouerai autant qu'on le voudra qu'il n'est rien de plus agréable que d'arracher les ongles à quelqu'un, surtout si ce quelqu'un est une virago à bagues, à breloques ou à bijoux en général.

A fortiori s'ils sont sales, malgré les épaisses couches de vernis.

Or, passer sa vie à se limiter à une passion néfaste n'a rien en soi qui suscite la moindre sollicitude envers qui s'en rendrait coupable.

Cette obstination est si monstrueuse que nulle personne sensée ne saurait la tolérer comme telle.

Quand on est pris de furie, on est suffisamment sollicité sans recourir à cette lâche méthode qu'affectionnent, depuis peu, les divers arracheurs à la mode.

Que la victime souffre passe encore : elle est punie de sa coquetterie. Elle n'avait pas à faire étalage ostensible de magnificence. C'est fort mal vu par les temps qui courent plus vite que vous.

Mais je ne saurais admettre qu'on se caprice sur un ignoble supplice ne procurant en définitive qu'un plaisir de second ordre.

Du moins, un plaisir bien moindre qu'une vulgaire branlette dans les champs de betteraves de la Zup nord.

Encore n'a-t-on point le souci de se procurer le type de tenailles adéquates, ce qui est loin d'être une mince affaire.

Surtout si l'objet dévolu à vos cruautés pèse lourd en quincaillerie et babioles.

Edouardi 13 :

Le plus difficile est d'arracher la partie supérieure.

Puisque vous faites à n'en pas douter (j'en suis sûr et certain à présent) partie de ceux que le principe de l'arrachement interpelle au plus haut point, vous n'aurez pas manqué de vérifier combien la partie supérieure, légitime objet, de notre convoitise est la plus difficile à arracher, quelles que soient les circonstances.

J'en ai encore fait la vexante expérience cette nuit.

Mon rêve était doté d'une partie supérieure dont je m'offrais l'irrésistible ascension tandis que le gardien, ce démon, ne dormait que d'un œil, à son accoutumée.

Il m'a laissé grimper jusqu'à mi-flanc et, comme je tendais la main vers le sommet de mes aspirations oniriques, il m'est tombé dessus à bras raccourcis.

Je ne puis vous en dire plus car je me suis réveillé en sursaut, ayant heurté violemment la tête du lit, mais j'en ai conclu que la partie supérieure était décidément la plus difficile à atteindre.

D'autant que c'était un rêve récurrent que j'avais oublié.

Concédonz à mon chien de garde que j'avais arraché la moitié inférieure du bloc escaladé.

Il a peut-être voulu préserver la partie supérieure, site classé, pour mes prochaines villégiatures en solitaire et tenue de plongée.

La moitié supérieure manque tant à nos désirs !

Gustadi 4 :

Arracher une belle plante ne vaut pas un radis.

J'aime les plantes, surtout les belles. Chacun a ses petites faiblesses.

Aussi n'est-il point rare de me voir revenir au plus près de mes doux pénates, très encombré d'un de ces magnifiques fleurons qui meublent mon appartement.

Dernièrement, comme je feuilletais un prospectus publicitaire – toute boîte aux lettres qui se respecte en supporte son quota quotidien – je tombais sur une belle, mais alors une très belle plante.

J'en fus si ému que j'en urinais dans mes bottes.

Je décidai incontinent de me l'offrir mais j'eus tôt fait de m'apercevoir qu'elle était onéreuse.

Ne me restait comme solution que l'arracher à ses légitimes propriétaires dont l'adresse pavaisait en solitaire au verso.

L'opération s'effectua en catimini, la nuit, face à la devanture du pépiniériste qui s'appelait Pomié.

Je creusai un tunnel au marteau-piqueur et m'introduisis de l'autre côté de la vitrine.

Je la vis je rougis je pâlis mais j'agis.

J'arrachai d'une seule traite ma belle plante à son terreau et la dissimulai sous mon imperméable car il pleuvait beaucoup ce jour-là – sans un regard pour les pittoresques cactées ni les fougères ornementales qui l'entrelaçaient.

J'en jouis un certain temps.

Toutefois, pris de remords, je m'en lassai au bout de cinq à six semaines.

Eh bien, vous me croirez si vous le voulez, nul n'a répondu à ma petite annonce. Et jusqu'à la fin du mois j'ai fait tintin, n'ayant pas le moindre radis à me mettre sous la dent.

Qu'en dédire, au nom du ciel, qu'en déduire !

Eugèdi 6 :

Il est plus délicat qu'on se l'imagine d'arracher sur le champ un sentiment de son cœur.

Le premier séducteur venu a remis ça.

J'étais trop romantique. Je ne savais pas m'y prendre avec les filles. Je pouvais me le permettre puisque je passais mon temps à réparer ses méfaits.

Qui puis-je si, là où il prend son plaisir, je m'attache ?

S' imagine-t-on que je prends le mien ? Nenni ! J'ai le cœur ainsi fait qu'il ne saurait résister à un chagrin qui s'exhibe.

Mon vil prédécesseur en sait pourtant quelque chose, qui a connu ce doux émoi de sentir se réveiller, face à des larmes brûlantes, la flamme qu'il croyait éteinte.

On imagine aisément quel supplice est ma vie.

Courir la femme délaissée m'oblige à en abandonner une autre. Cela me brise le cœur.

A propos de cœur, j'étais l'autre nuit dans un champ de luzerne avec un beau visage que je consolais tant bien que mal.

Comme j'entendais au loin les cris épouvantables de la dernière conquête bernée, je dus me détacher de la chère enfant. Savez-vous que l'abandonner ne me fut point facile ? Et que j'eusse aimé un tant soit peu demeurer dans ses bras ?

Que voulez-vous, chacun ses faiblesses. J'ai du sentiment à revendre et j'apprécie la nature. Jamais je ne pourrais m'habituer à l'horrible obligation de l'arracher sur le champ de mon cœur.

D'où cette périphrase qui me désigne : le second séducteur malvenu.

Le même avec du sentiment.

Que ça me plaise ou non.

Théodi 28 :

On n'a que trop raison d'arracher sa fille à de mauvaises fréquentations.

J'ai toujours fait montre d'un esprit libertaire.

Je me suis souvent expliqué à ce sujet. Mais quoi, père indigne, je n'allais pas laisser ma fille aînée se commettre avec de sinistres ostrogoths n'ayant même pas leur certificat d'études alors que, récemment encore, on le distribuait à tout va !

Une de leurs communautés s'était installée sur mes plates bandes au grand dam des voisins qui criaient haro sur les envahisseurs. Au début je n'avais rien dit car mon jardin, après tout, appartient un peu à tout le monde. Il suffit de se serrer.

Toutefois, les ostrogoths se multiplient comme des rongeurs. Passe encore si telle est leur raison de vivre et d'espérer. Que leur épouse fasse des bras d'honneur à la mienne, passe à la rigueur car elle l'a sans doute bien cherché mais l'un d'eux s'étant autorisé des avances on ne peut plus explicites à la consolation de mes vieux jours - car j'ai la phobie des cannes et des lunettes noires - je décidai de prendre le taureau par les cornes et de vous déloger tous ces ingrats manu militari quoique sans tambour ni trompette. L'opération fut délicate car l'union des jeunes reporters, alertée par une âme charitable, dénonçait déjà mes antécédents et fouillait du côté de ma prime enfance.

Je parvins pourtant à persuader les voisins de mon ralliement à leur noble cause. La mort-aux-rats fit le reste.

Et je pus alors dégager mon aînée des sales pattes d'un goujat qui s'appêtait à me l'enlever bien qu'à son corps défendant. Ce n'était pas faute de l'avoir prévenue de ne point s'égarer seule dans les allées. On y rencontre tant de mauvaises fréquentations. Et après pour vous en débarrasser, bernique !...

Bref, l'essentiel n'est-ce pas, c'est qu'elle ait compris la leçon et se remette en toute quiétude à la toilette de la plus petite.

Et nous mangeons chaque jour du seigneur son fameux lapin à la moutarde. Ma femme y compris, ce qui n'est pas peu dire.

Les doigts dans le nez.

Augusdi 25 :

Encore quelques feuilles à arracher ne suppose pas forcément la fin du mois.

Il y a des gens qui font tout à l'envers, qui mettent la charrue avant les bœufs, vous servent des rafraîchissements le soir du Jour de l'an et attendent la saison des pluies pour sucrer les fraises sauvages.

Les ennuis, pour eux, commencent quand ils s'obstinent à organiser des concours de patinage artistique au cœur du petit lac d'Annecy, juste avant l'août, foi d'amiral.

Encore les a-t-on dissuadés d'y préparer une course de traîneaux à la mode australienne.

Il est vraiment laborieux de composer avec ces gens-là, de leur faire entendre raison quand le cœur n'y est plus.

Chacun les plaint et aspire à ne point les imiter. Une exception toutefois – ô pas de quoi fouetter une chatte en chaleur à coups de règles – n'a jamais fait de mal à personne et après tout quel plaisir nous resterait-il sans celui de transgresser de petits interdits ?

Aussi, comme un préposé m'avait passé commande du nouveau calendrier des postes, ai-je employé les grands moyens : réduction de l'année à trente jours.

Tout individu normalement constitué pourrait alors égaler en longévité l'âge canonique des patriarches bibliques.

Mais ce qui choqua mon commanditaire, et devint vite entre nous facteur de discorde, ce fut mon refus de restituer l'ordre ancien qu'on dit logique, et même chronologique.

C'est que j'étais aguerri par les mois de gêne précédents : je savais bien, moi, qu'on aurait beau arracher les feuilles du calendrier dans les règles de l'art, cela ne ferait guère avancer la fin du mois.

Jacquadi 11 :

S'arracher les cheveux n'est pas un signe de démence précoce.

Exception faite pour les chauves incurables – même les perruques leur glissent sur le crâne – ayant atteint le dernier degré d'une calvitie décadente, il m'a toujours semblé ne point énoncer une contrevérité en affirmant que s'arracher les cheveux, ses vrais cheveux naturels s'entend, ne devait nullement être considéré comme un signe de démence précoce.

D'abord parce que les chutes fulgurantes de cheveux n'apparaissent pas avant la pleine et entière maturité, bien qu'ici encore il faille y regarder de plus près l'exception, et comment lui donner tort, infirmant ordinairement la règle. Ensuite parce qu'on pourrait citer un nombre non négligeable de déments précoces qui ne se sont jamais livrés à ce type d'activité, en tout cas pas devant moi ni tel ou tel autre esprit scientifique, et les journaux n'en signalent aucune trace, et tout ce que disent les journaux est vrai. Enfin parce que s'il fallait interner tous les olibrius s'arrachant quotidiennement les cheveux sous prétexte de démence précoce, même les maisons d'arrêt n'y suffiraient plus.

J'ajouterais une remarque : veut-on réduire au chômage les sinistres canailles qui régissent l'industrie capillaire ou plus simplement la confrérie des barbiers de nos villes ?

Le mieux, me disait un confrère journaliste, serait encore de ne point en parler.

Il s'est ravisé, il est vrai, en pensant aux pertes d'emploi sévissant dans son propre secteur d'activités.

Alors, il s'est rabattu sur un lâche refus de tout nouveau discours sur l'Être.

C'était là sa déontologie.

Andrédi 28 :

Arracher un consentement n'est un contentement qu'à qui se contente de peu.

Je m'étais dit, sans me croire obligé de le crier fatalement sur les toits, du moins outre mesure : si j'arrive à arracher le consentement du dernier séducteur convenu, l'affaire est dans le sac et le tour est joué.

A moi la reconnaissance publique et les gros sous.

J'avais omis, dans mon excès d'enthousiasme spéculatif, de considérer les innombrables matamores précédant ce Cyrano de énième catégorie.

Là commencèrent les véritables complications.

Car écouter les rodomontades et autres propos égrillards d'un jeune présomptueux qui se fait le ramage en improvisant ses tirades reste à la portée de la moindre rombière, et pourquoï pas de la plus laide des duègnes lubriques – car le galant est, comme de bien entendu, positivement myope.

Quant à ses prédécesseurs et néanmoins rivaux, ce fut une autre paire de manches malgré les dons que j'ôtai de la mienne dans le but de les soudoyer. C'est qu'il est de la nature – mais peut-être vaut-il mieux parler ici de mauvaise habitude – des séducteurs que de refuser d'être séduits.

J'ai donc dû, à mon grand regret, et en désespoir de cause, réviser quelques-unes de mes conceptions.

Je parvins certes à leur arracher un consentement mais, quant aux suites à donner à leurs promesses, j'attends toujours et à l'heure de mon trépas, sans nul doute, j'attendrai encore...

De jour comme de nuit.

Pierredi 12 :

Arracher à André ce qui appartient à César et le rendre à Pierre.

André je ne le connaissais pas personnellement. Je savais qu'il était le frère de Pierre.

Comme je devisais avec des amis sur le chemin de l'ancienne voie romaine, quelqu'un de la compagnie entreprit de me le présenter. Il me déplut tout de go, car il avait l'air d'un avare et je déteste les hommes habillés en femmes. Dans ces pays-là, on ne s'en laisse jamais conter.

Je me trompais grandement sur son compte. Il se serait fait tuer pour l'amour et la gloire de moi quitte à subir le sort de l'éternel inconnu.

Un jour, toutefois, je résolus de le mettre à l'épreuve. Je lui arrachai le talent qu'il avait projeté de remettre à un nécessaire afin de le détourner des abscondes tentations du premier séducteur enfin parvenu.

Il parut surpris mais ne pipa mot. Il n'y avait nul intérêt car il craignait les railleries au moins autant que mes paraboles.

"- D'où tiens-tu ce talent ?", lui dis-je non sans une sévérité feinte qu'il prit pour argent comptant.

"- De mon père", répondit-il terrorisé.

"- Et comment se nomme ce saint homme ?", repris-je ironiquement sans lui laisser le temps de souffler, car il ne faut pas, dans ce cas de figure, qu'un plus faible que soi puisse se justifier, surtout s'il est dans son bon droit. Vous risquez d'y perdre l'ascendant que vous avez sur lui.

"- César", fut-il contraint de m'avouer. Et il devint si rouge qu'il en chuta lourdement à mes pieds baignés de ses larmes.

Alors j'ai porté l'estocade : "- Homme de peu de vertu, n'es-tu pas le cadet des soucis de César ?"

Il dut en convenir tout en rampant de vergogne.

"- Rends donc ce talent à ton frère aîné, Pierre. Pour ta pénitence tu le soutiendras dans la mission que je lui ai confiée..."

Il s'acquitta de la sienne avec un zèle d'autant plus vif que le nécessaire en question était justement l'ami Pierre.

Ce que j'appris plus tard de la bouche d'un traître, lequel s'est heureusement rattrapé depuis.

REMARQUES

Ces textes ont été publiés par les Eds Luis Casinada de Guy Barral, qui nous avait associés, le peintre André-Pierre Arnal et moi, en décembre 1994

Il avait ainsi conçu un livre-objet, jouant le jeu des éphémérides à arracher quotidiennement mais insérés dans une boîte à chaussures.

Au début, je ne pensais proposer qu'une trentaine de pensées - ou maximes - sur le thème de l'arrachement, conjuguées aux jours de la semaine.

Mais chaque formule m'a très vite inspiré un court développement, très marqué, à l'époque, par ma lecture de l'œuvre d'Henri Michaux.

Quant aux dates fantaisistes que j'ai ajoutées en exergue, elles sont liées à des prénoms, de peintres de Supports-Surfaces, de critiques ou d'artistes, relevant de l'Histoire de l'art.

Je remercie Guy Barral qui m'a autorisé à les reprendre dans ce volume, plus traditionnel, et surtout plus aisément accessible à la lecture.

Les poèmes qui suivent, rassemblés sous le titre de Trait d'union 2, regroupent essentiellement des textes conçus comme des livres d'artistes, publiés par les Éditions Rivières de Jean-Paul Martin ou du Bourdaric, de Renaud Vincent - et aussi Tardigrave d'Anne-Marie Jeanjean, ou Nacsel d'Aline Jansen, que je remercie de leur confiance et de leur fidélité.

J'y joins la liste des poèmes de Trait d'union (1) avec leurs « inspireurs ».

TRAIT D'UNION II

(Poèmes et textes de circonstance)

2013-2018

MATIERE A FLEUR DE PEAU (et Cie)

Écrire avec des traits
Des segments qui bégaient
Sans fuir la saine platitude
Sans écarter la sainte linéarité
Mais écrire en oblique
En prenant la tangente
S'appliquer en cet exercice
Atteindre le point vibrant des pensées

Écrire avec maladresse
Dans la plus franche irrégularité
Répéter sur son métier l'ouvrage
Sans jamais se lasser jamais
Mais en désapprenant les règles
Créer les siennes propres
Et que respirent les mots
Palpitent phrases et énoncés

Écrire en transparence
Dans un souffle d'océan
Comme les ondes qui se gonflent
Et s'éteignent à l'infini
Mais écrire dans la surprise
D'un masque de voile léger
Le sens posé en demi-teinte
La lucidité en éveil

Écrire vers le bas
La terre qui nous supporte
La présence qui réfléchit
Tout s'ouvre au royaume des signes
Mais ne point craindre de cacher
Un peu du réel nous habite
L'autre nous faut qui décide de lire
Que le poème ne soit lettre morte

II

LES TRICHEURS (D'après Georges de la Tour)

Comme je lui plais à ce petit monsieur, hein mon mignon, c'est ça, oui, fais-moi ton plus beau sourire. C'est pour tes charmes naturels que j'ai mis mes plus beaux atours... Ah, tu ne seras pas le premier, tu sais, ni le dernier va, devant lequel je m'extasierai de ce ravissement béat qui me sied si bien et les dépose à mes genoux. A ton âge, hein, mon joli, on veut tout croquer, et sans déboursier un liard si possible, mais au fond de toi, t'as besoin qu'on te rassure. L'autre est certes une fripouille mais on sait à quoi s'en tenir. Avec ces apprentis libertins, il faut toujours se méfier. Dès que vous tendez la main qui les a caressés, ils ne vous connaissent plus, et adieu les belles promesses, en argent sonnante et trébuchant.

On m'a dit ma fille, apportez-leur du vin et je fais ce qu'on m'a commandé : j'apporte du vin. Oh, je ne suis pas sotte. Je sais bien le métier qu'exerce mademoiselle et après tout, il faut bien vivre. Tout ce que je demande c'est de ne point perdre ma place - et un peu de bien être. La maîtresse a promis de me laisser épouser le Colin, qui me tourne autour depuis que j'ai des formes. Quant à l'autre brigand, à qui la faute si les blancs-becs du beau monde ont du temps à perdre, des sourires et des deniers à prodiguer ? Ils en ont bien assez, allez. Ma mère m'a toujours averti que rencontrer un nanti pouvait s'avérer une aubaine. Pour eux s'entend. On n'a pas toujours l'occasion de faire le bien. D'ailleurs, la demoiselle est généreuse.

Et si elle trouvait chaussure à son pied... Ce garçon est si niais qu'il est bien le seul à ne pas avoir vu clair dans mon jeu. La compagnie raille tout autour, même cet original qui nous fait poser de temps à autre, et qui griffonne nos portraits afin de passer le temps. Il est vrai que l'on m'a déjà donné le bon dieu sans confession. Qu'y puis-je si je suis habile de mes dix doigts et si ces petits paltoquets ont besoin de se distraire ? Tout plaisir en ce monde suppose un prix, ce me semble. Et je ne compte pas

le prix de la leçon, ni celle de l'expérience. Allons, abats tes cartes, et que tes écus changent d'escarcelle. Quant à toi, le gribouilleur, ton tour viendra. On ne perd jamais rien pour attendre.

On règlera nos comptes en fin de la partie... Il ne faudrait pas qu'à cause de l'art, d'aucuns voient trop clair dans mon jeu... Il me présume benêt, le jeune homme de condition que l'on gruge volontiers, comme si la fortune des personnes de qualité, ne consistait qu'à nourrir quelques vers écornifles. Ils ignorent que j'ai, pour parler canaille, plus d'un tour dans mon sac, que je sais l'art de leurrer mon monde, que je puis feindre l'ivresse ou le désir, si cela les égaye, que mes gens n'attendent qu'un signal de ma part pour intervenir, et les rosser d'importance, qu'en tout état de cause, j'ai la légalité de mon côté et j'ai envie de dire - je m'en gausse par prévision - dans la famille. Au demeurant, mon jeu n'est pas si mauvais...

III

POUR SUIVRE LE PARCOURS D'UN OISEAU (A la mémoire de Michel Butor)

L'oiseau du paradis a rejoint le pays des ombres

Hier encore
Il tournoyait tout près des tours et immeubles
Du Paris des années 50
Et sacrifiait au confort bourgeois
L'heureuse élue qui portait sa croix

On l'a vu raser les murs des ruelles impures
Du dédale urbain
Et susciter de temps à autre
Quelque salubre incendie
Du côté des baraques foraines

On dit qu'il suit souvent
Les vieux trains transalpins
Telle une voie via la vallée des merveilles
Où il fait son nid entre mer et montagne
Et qu'il ne s'arrête qu'en la ville éternelle

Je l'ai vu moi qui vous parle en son nom
Frapper au carreau de la tristesse en classe
Et me fournir le rythme d'un vers
Qui m'ouvrit la route du rêve
Et de la vraie vie

On l'aurait aperçu dans la Haute-Égypte
En quête de l'ibis frère
D'aucuns l'auraient repéré en Grèce
Traquant le génie de quelque éminence
On l'a vu s'ébattre de joie mosquée-cathédrale de Cordoue
Mais on l'a senti très présent au dessus de ces États
Dont on espérait tant
Et que l'on a baptisé du nom de Nouveau monde
Sans réaliser qu'il nous éloignait davantage du jardin d'Éden

Et nous précipitait vers la fatale chute
Au mépris du sauvage et du primitif
On l'a vu virevolter près des Indes galantes
Jouer les roitelets sur les pentes du Soleil levant
Battre des ailes au carnaval de Rio
Tout en s'ébaudissant des réjouissances niçoises
Visiter les temples sanglants des brillants aztèques
Se mêler à tous les babils près des canaux San Marco
Se rafraîchir la mémoire au lunatique pays d'Hamlet
Et des ours polaires
Et se transformer en singe dans un château germain
(« Ainsi ceint-je signe »)
En Afrique même où il émigre annuellement
Il s'est glissé parmi tous les grands fauves résistants

On l'a vu partout dans le monde
Dont il s'est voulu citoyen
Chevalier de l'ordre de St Michel
Et possesseur de la clé des songes

Il a picoré dans la cour des grands
Jusqu'à remplir à bloc la valise du ventre
Afin de nettoyer les classiques
De leur crasse de suie

Il a laissé de grands enfants venir à lui
Et c'était sa façon de multiplier les peints

Enfin fatigué mais non repu
Il a tourné la tête vers le ciel
Poussé un dernier barrissement
Emporté avec lui sa vision paradisiaque
Et dans les constellations nouvelles
Qu'on découvrira dans un proche futur
Brille à jamais
Utopique
Le butor étoilé

IV

AU FIL DES ERES

Au début il faut déjà du dernier jour serrer le point

Lors de l'ère de l'or on a les traits fins
On écrit en soignant les pleins et déliés
On griffonne à bout de champ et pas purement en marge
Le papier même se troue dont on a gommé l'esquisse
La voix est fine comme une flûte
On se croit plus léger qu'une plume
La sacro-sainte ligne impose le respect

Dès qu'on atteint l'ère d'argent la figure s'aggrave
Les traces acquièrent de l'épaisseur
Nos rêves ont la subtilité des aquarelles gorgées
On s'essaie à toutes les alchimies
Il arrive que l'on détone avec souplesse
On est mince on se sent fort on en est fier
On joue les géants face au paysage

Une fois atteinte l'ère du bronze
Les amarres sont bien larguées
Il faut se battre sur tous les fronts
L'univers est fait pour aboutir à un mot d'ordre
Les pensées mènent la main au pinceau
On sait rugir les convictions du jour
L'idéal de l'univers éclaire les regards

Et puis c'est l'ère de ce fer
La rigueur est de rigueur et la maturité
Soudain le poignet découvre une forme
Le champ de blé en est vite comblé
Et miracle et retour de l'éternel nié
Voilà qu'un visage refait surface
Le corps n'a plus qu'à suivre la voie

Alors de tous ses membres on s'ébat
On devient maître en danses savantes
La chair se fait joyeuse à mesure qu'elle s'ouvre
On découpe un plaisir cosmique à son image
Et quelques jambes galbées s'envolent du tableau
Pour rejoindre le corps du monde
Et lui imposer à jamais notre Idée

A la fin souverain on espère toujours en la suite

V

AU PIED DE LA MONTAGNE

Entre montagne et forêt
Hors le champ des pieds se posent

Cette montagne est en cendres
La forêt des yeux rêve d'incendie

Tout s'absente dans la tête
Sauf si les pieds savent mots dire

En descendant de la montagne
On croise l'énigme du loup

Le mystère demeure entier
Quand seul l'écran des pieds vous parle

La forêt en rougit de sa honte
Se rengorge d'orgueil glousse son plaisir

La montagne se sait en deuil
Mais qui peut se fier au silence du monde

Et je me mets en trois
Pour compléter
Le trait d'union
BT-N

VI

MON ADIEU

(A la mémoire d'Yves Bonnefoy)

Cet arbre il me le faut dépouiller
De mon esprit
Oublier même ce qu'est l'esprit
Oublier que c'est un arbre
Et ne plus même disposer des mots pour le dire
Pour désigner

Atteindre cette rive qu'il dessine
De son feu renaissant
Et me sentir ce conquérant perpétuel
Qui ne dérobe de toison
Que la lumière entre les branches
Les gouttes célestes à la chute des feuilles

Cet être il me le faut pleurer
Comme on pleure une divinité champêtre
Et ces larmes sont des présences
Qu'ignore la divine passante
Mais qui donnent au Poète
Un avant-goût d'éternel amour

Cet être cet arbre il me le faut aimer
Et croire en lui tel l'enfant qui prend la barque
Du passeur en toute confiance
Et sait qu'il peut toucher du doigt l'arbre dans l'eau
Et se noyer dans son feuillage
Sous le regard intemporel des étoiles du fleuve

VII

RETABLE

(I)

La main s'exerce à l'extérieur comme elle sait si bien le faire car elle arrache au monde les couleurs de ses secrets les éléments de son décor les grains de ses cordes sonores et la formidable énergie de ses rythmes effrénés la science de ses mouvements précis la démesure de ses corps épris de violence ou de désir et elle plonge dans un passé intemporel pour restituer la teinte torride d'une fresque le déchaînement des chairs au crépuscule des temps révolus la suave lascivité des abandons vaporeux l'insolente sensualité d'un repas champêtre ou la sève virile qui s'empare des vieillards devant des demoiselles en distorsion et toutes ces morts de débauchés antiques fixant des croupes insolentes au milieu des ruisseaux de sang et c'est tout ce chaos qu'il lui faut mettre en place avec une infinie patience même si chaque geste est un coup de rein une terrible caresse une nouvelle pièce apportée à l'ensemble et la main recompose un nouvel espace en lequel les êtres vivent rares dans des limbes sans tabous dans un déliement total dans une continuité singulière et c'est ce chaos restitué que je dois immiscer à mon tour dans le plus pur silence du poème

(II)

Le regard spécule sur cette main pénétrante s'est-on un jour demandé ce que voit le visage qui vous regarde que vous regardez qui prend corps sous votre regard et dont les traits parfois se figent se durcissent au point de dessiner ce masque vous révélant à vous-même l'évidence essentielle déformée dans le miroir et pourtant plus intemporelle que la réalité à figure multiple et tout autant trompeuse ou encore cette tête du primitif totem s'incarnant en de multiples avatars à l'instar et ce n'est pas le moindre des paradoxes de la chair des statues cherchant à déployer ses volumes sous les lignes du regard lui prêtant vie comme à la main qui s'insinue car sans le regard pas de main ni de corps ni de monde à glisser dans l'œuvre sans le regard pas de couleurs ni de secrets le monde serait réduit aux sensations primaires bien terre à terre dont nous ne pourrions plus apprécier la beauté car c'est le regard qui livre au toucher ses essors gémissants et c'est cet élan sublimé par le regard qu'il s'agit d'immiscer à mon tour dans le plus pur silence du poème

(III)

Lire supporte certes le regard qui réfléchit mais aussi cette main avide à cueillir les cris enluminés des fleurs les aléas sinueux du paysage le modelé bombé des corps en scène ou les saillies cernées de la physionomie et c'est le fait de lire qui donne du sens à cette vision du monde que l'on se doit de déchiffrer au lieu d'en apprécier clairement la présence et cette conception moins conquérante des choses se sait on veut le croire féminine car on a trop chanté le corps féminin mais pas assez le corps masculin perçu par un regard de femme on a trop écrit des vers sur la chevelure de feu de la femme torche ou sur la force de sa flamme et on cherche en vain les images de sève les images de souffle les images sauvages de muscles saillants de fesses rebondies de sexe turgescents inhérentes au guerrier au repos et c'est cette vision inversée du monde que je tenterais d'esquisser en lieu et place du poète de la guerre si jolie en invitant son égérie à chanter à présent ses charmes quitte à lui en esquisser le portrait bien mérité et c'est l'amorce de cette révolution que je voudrais insuffler à ces mots et immiscer sur le point de m'en retirer au pur silence du poème

VIII

CHAMPS DE RUINES

Gratter puisqu'il faut gratter gratter jusqu'à plus d'ongles gratter à
pleine mains
Gratter la terre c'est sur elle que nous reposons lui faire un immense
trou qui devienne un abîme
A la recherche de mémoire en quête de l'objet perdu dans l'attente
d'une espérance

D'une perle égarée en plein exil barbare
D'une boucle martyre aux colères stériles
D'une carte éloignée de contours effacée

Creuser puisqu'il faudra creuser creuser jusqu'à plus soif creuser de
tous ses bras
Creuser la tombe c'est elle qui nous rafraîchit de ses odeurs sereines
creuser vers le cœur de tout vide
Et savoir s'en souvenir connaître le fin mot de la conscience dans
l'espoir d'une ultime attente

J'ai dû la perdre tout en marchant
Mais qu'avais-tu donc fait qui mette en cet état
Y aller certes mais sait-on jamais où

Oublier puisqu'il est dans l'ordre des choses d'oublier jusqu'à ne
plus cerner le sens de l'oubli même
Oublier le monde c'est sur lui que nous nous appuyons pour ne point
céder aux vertiges de l'absence
Jusqu'à en perdre la tête qu'elle rejoigne l'univers qu'elle trouble de
sa présence pensante

Sans doute j'en avais une mais quoi
La rage me tourmente et ne sais contre qui
Quelle contrée déjà tout cela est si loin

Effacer tant qu'il reste à effacer les choses à effacer les têtes à
effacer les mondes à effacer
Effacer les mots c'est le privilège de l'écrire effacer ce qui tend à se
vouloir poème
Pour ne plus rien avoir à dire pour ne plus rien avoir pour ne plus
rien pour ne plus

Efface
Effaçons
Effacé

IX

LA QUARTE AUGMENTEE (4 + 1)

(I)

Et j'ai dessiné des lunettes en série afin d'inciter les yeux des profanes à mieux glisser le regard sur la toile et de s'en retourner sinon initié du moins mieux voyant

J'ai aussi sorti de ma tête tout casqués des nuées de petit vélos que j'incitais à enfourcher afin qu'ils pénètrent autant que moi le territoire à circonscrire

J'ai embrasé le tableau à l'instar d'un buisson censé délivrer de son ardeur la divine parole, et je l'ai écoutée, et lui ai donné raison on a toujours raison de ne point donner tort à la peinture

J'ai usé du bon sang de ma passion vitale qui dégoulinait en blessure le meilleur de moi-même c'était un peu avant que l'idée du déluge mît à mal mes récréations

J'ai fait aussi le clown car chacun sait que sous son masque risible se cache une sensibilité à fleur de peau tout âme digne de ce nom est foncièrement duelle

J'ai voulu qu'on entre en peinture comme en méditation dans un temple hors de la fureur et du bruit et que l'exercice artistique relève d'une ascèse

Et je me suis prosterné sur le tapis sacré de mes gestes primordiaux et j'ai avancé j'ai avancé j'avance en corps

Qui me dira : Qui suis-je ?

(IV)

Au commencement était la terre et cette terre a pris la forme du carré car cette forme ce carré lui paraissait plus stable un peu à l'instar d'une table un peu aussi comme une loi

Je n'ai fait qu'en pérenniser les expansions dans l'espace à sa surface comme en relief au mur ou au sol et devant le mur et si possible en ourlet jusqu'au sol

Quand le fleuve a cessé ses débordements souverains j'ai choisi ma parcelle et lui ai imposé ordre et géométrie car je ne laisse rien au hasard ni au naturel qui s'emballe au galop

J'ai embelli ses contours que j'ai voulus à la fois fermes et souples puisque la vie n'est que mouvement et extension continue jusqu'aux confins de la finitude organique que je m'escrime à cerner

Et j'ai tracé des milliers de cercles si le cercle est dynamique il est aussi garant de l'unité

En travaillant sur les foyers j'ai rencontré l'ellipse et ses deux focales sans doute plus proche de la représentation plausible du cosmos en plus énergétique encore

Et c'est ainsi que je suis passé de la peinture à l'opéra dont je maîtrise tous les paramètres et je vous le dis tout net vous n'avez pas fini de m'entendre

Mais qui donc me dira qui je suis ?

(III)

Mon idée c'est que la vie au fond pourrait se résoudre en trois points de suspension j'ai invité les gens à les suivre sur le sable des plages ou la neige des pistes

Certains auront mordu à l'hameçon, et j'ai collecté des bouchons de toutes sortes qui flottent dans ma tête à la surface des eaux avec guirlande et plume pour mieux fêter Noël...

La fumée c'est la matière la plus délicate que je connaisse elle caresse les miroirs ou les fenêtres nous rappelle à la subtilité de notre condition et même si je ne suis pas très élancé j'ai grâce à elle atteint la taille des girafes

La tarlatane m'a permis de faire flotter la couleur et de régénérer la fresque et la matière produite par ses plis et replis pas que son épaisseur mais également son support propre

J'ai aussi pris des gants pour dégraisser la peinture : elle en tant besoin j'en ai profité pour nous débarbouiller de la figure

J'ai transformé le châssis en étendoir et la toile en serpillère les objets du quotidien nous en apprennent autant que les œuvres éternelles et du moins ils ne font pas songer à la religion ni aux dieux ni aux maîtres

Au fond j'ai simplifié la peinture : un œillet me suffit pour déterminer un sexe sauf que le sexe c'est l'œillet Rose de Baltimore n'y avait point pensé qui misait sur la profondeur tandis que je mets en relief la surface

Tout le monde aura deviné Qui je suis ?

(II)

Et j'ai dit : je vais danser sur la toile et je vais imaginer cette danse et me mettre à peindre à la basket

J'ai ouvert une sorte de club à l'attention de qui partagerait ma conception de l'abstraction libre mais pas seulement plutôt pour voir les ateliers enfin se vider et que je me sens une vocation de videur

J'en ai profité pour lancer force guirlandes et confetti car œuvrer ne peut se concevoir pour moi sans l'échange et la fête le potlatch et la fête la fête et son plaisir

Et puis j'en profite pour me déguiser dans tous les lieux où la foule afflue pour le meilleur comme pour le pire vu qu'elle a le droit de donner son petit avis sur tout ce qu'elle ne cherche même plus à comprendre mais à ingurgiter

Je m'ébroue dans des étendues de couleur mais il m'arrive de me perdre dans les champs de lavande avec en point de mire et aussi en point de fuite comme une forme de mosquée qu'on n'attendait plus

De la peinture en ce monde on n'en voit jamais assez je crois que si l'on me donnait à peindre Manhattan je n'en ferais qu'une bouchée car on l'aura compris j'ai fort bon appétit de tout de la couleur et surtout des espaces

Je suis tel l'homme-caméléon qui arbore les teintes du lieu qui l'accueille ou du moins réagit à tout nouveau milieu le visage à découvert ou masqué comme au bal en compagnie

Devinez devinez devinez Qui je suis ?

X

FEMMES PENCHEES

(D'après Felice Casorati)

(I)

Ce n'est pas ton jeu
Bien sûr que si saleté
Il est à moi
C'est le mien aussi, ordure toi-même
Rien qu'à moi
C'est le jeu de tout le monde, ça t'a pas échappé je pense
Je pense que tu veux le voler et ça ce n'est pas du jeu
Mais je vais me l'écorcher vive car là c'est toi qui ne joues pas le jeu
Je ne partagerai pour rien au monde
Oui Écorchée Tu vas te retrouver bien seule
C'est ça ce que je veux
Déjà que c'est pas une réussite
Je le prends tel qu'il est
Tu ne prends rien du tout, tu veux que je t'étripe
T'as qu'à choisir un autre jeu
Elle est bien bonne celle-là je ne peux pas tu sais bien
Tiens et pourquoi
Tu le sais bien salope
C'est vrai que le choix est limité
C'est ça qui m'insupporte on ne saurait penser à tout
Oui mais moi j'étais là la première
Répète-le et je te mets en bouillie c'est ta place mais ça ne prouve
rien
Tu cherches à m'embrouiller
Je dis simplement à Melle je ne pense qu'à moi que j'ai très bien pu
arriver avant
Je ne te suis pas quand tu penses
Tu veux qu'on en discute horreur de ma vie
Tu me fais douter
Qu'on se penche sur le problème
On m'a donné ce jeu

Pauvre bêtasse de mes deux sais-tu seulement dans quel but
Pour y jouer carte sur table
Et pourquoi n'y aurais-je point droit autant que toi
Je me le garde
Tiens donc mais il ne t'aura pas échappé qu'on me l'a donné aussi
On dit toujours ça
Je te jure que
Jurer c'est mentir
Mais enfin réfléchis un peu pourquoi inventerais-je cette histoire à la
noix
Par envie ou jalousie tiens
Non vipère non je réclame juste la justice et ce qui m'est dû
Et d'abord qui te l'aurait donné
Chut tu vas nous faire remarquer
Mais de qui
La belle question de celui qui nous regarde
Un admirateur
Un beau salaud oui
Un séducteur
Mon cul une belle ordure
Alors je cache le jeu
C'est ce que tu as de mieux à faire idiotie pas si idiote en l'occurrence

(II)

Tu crois qu'il veut le reprendre...
On ne sait jamais avec cet être-là...
Je n'ose lever la tête...
Il nous l'avait donné pourtant, le bougre...
Peut-être qu'il regrette...
Faisons semblant de dormir...
Tu sais bien qu'il voit tout...
Qu'il décide de tout, suprêmement même...
Je pense même qu'il entend...
Ca m'étonnerait, demeurée!...
Pourquoi...
Chut ! J'ai rien dit...
Ni moi non plus...
On n'a pas la parole, innocente...
Mais il lit dans nos pensées...
Alors il sait qu'on ne demande rien...
A part nous laisser jouer en paix...
Même sans paix c'est pas un problème...
Il a assez de cartes en mains...
Qu'il nous laisse les nôtres, et quand je dis les nôtres...
On n'a déjà pas grand-chose...
Tout juste ce qu'il a donné...
Donner c'est donner reprendre c'est voler...
Tu sais que ses desseins sont imprédictibles...
On dit ça mais c'est pas prouvé...
Il faut subir ses caprices...
Et j'en ai plein le dos, moi...
T'as pas mal aux reins toi...
J'ai pris l'habitude...
On est des pros de la pose...
C'est ça autant dire des modèles...
Et les peaux de la prose...
Quitte à lui donner du grain...
Tu crois que ça le fait rire...
Je sais pas si l'humour fait partie du plan...
Il faut bien que quelqu'un pourtant...
On m'a toujours dit que c'était le diable...

Tu crois à ces bêtises...
Je ne crois qu'en ce que je vois...
Qu'est-ce qu'on fait on le regarde...
Ca va pas s'il nous foudroie...
Tu crois toujours à ses inepties
Il faut bien croire sinon croire n'a plus de sens
Et s'il nous fout droites...
Surtout pas...
Tu crains quoi...
Personne pour protéger le jeu !?.

(III)

Il n'a d'yeux que pour nous...
C'est ça, les artistes !
Ne pensent qu'à eux.. !
S'en foutent, qu'on se les gèle. !!
S'en fichent, qu'on soit à l'étroit !!!
Nous prennent pour leurs esclaves !!.
Même pas le droit de bouger !. !
Même pas le droit de jouer !.
Juste le droit de la fermer !..
Et de protéger les cartes...
Dès fois qu'elles s'envolent ?
Serait bien emmerdé ^^
Oui, faudrait tout refaire.
Alors que c'est nous qui bossons..
Pour lui c'est la vie de château...
S'en contrefiche, de nous 000
S'intéresse qu'à la ligne -----
A la forme ()
Aux formes ((()))
A nos formes \$\$\$
Un hymne à la vie qu'il dit &&&
A sa vie à lui, oui %%%
Notre sort à nous est fixé ***
Oui et pour l'éternité €€€
On a l'éternité pour nous □□□
Mais l'immortel, c'est lui §§§
C'est pas juste ///
C'est pas sain surtout //
C'est vrai ça, il ne sort jamais []
Se sacrifie à son art [[
Mon cul son art :::
Quoi d'autre} } }
A son ego oui £££
Bon, on lui fait le coup du coup de brosse @@@
C'est ça et après on se tire _____
On aurait dû le faire depuis des lustres \\\
C'est qu'on y avait pas pensé °°°

De toute façon, c'est fini pour nous²²²
On ne peut plus rien pour lui ???
Il n'a plus besoin de nous ??
On n'a plus besoin de lui ?
C'est fini°
Oui, « c'est fini »
Bon si on changeait de jeu+++
Chiche---
Je propose le piquet ; et j'ai toujours le dernier mot
Le mot de la fin
Le mot d'enfin

XI

LES JOUEURS DE CARTES (D'après Balthus)

- La carte, que ne la vois-je ?
 - Si tu regardais, sans doute, verrais-tu clair...
 - Je ne le puis, aveugle je suis, depuis...
 - Tes histoires, je les connais depuis...
 - Pas mieux...
 - Les grands mots, tout de suite...
 - Tout de suite aussi, c'est un des maux...
 - A moi, il me fait mal...
 - Un moindre mal...
 - La tienne non plus, jamais ne montres.
 - Ta tête, que ne la tournes-tu ?
 - A l'impossible rien n'est tenu...
 - Mais sais-tu au moins ce que tu joues ?
 - Ce qu'on joue, est-ce qu'on le sait ?
 - Tu ne sais rien au fond...
 - Le fond, quand j'aurai touché, je dirai...
 - A propos de toucher, les enjeux ?
 - On les avait définis, avant.
 - Les grands mots, tout de suite, avant quoi ?
 - Va savoir. La matière je suppose.
 - L'est pas de mon ressort, celle-là...
 - Alors laissons tomber !
-
- En quatre me plierais, pour une carte...
 - Ah, y voir plus loin que le bout du nez ?
 - Découvrir mon jeu, oserais-tu ?
 - La question serait le but.
 - Mon ange, c'est le jeu, le but du jeu !
 - Oui, mais au bout du jeu...
 - Un bout au jeu, et dans quel but ?
 - Pas debout dans le jeu : à cette règle, je me plie.
 - La matière me pétrifie.
 - Je ne te suis pas quand tu penses...
 - Tu penses, tout de suite, les grands mots...
 - Les grands remèdes...

- Parlons-en... A quoi songes-tu ?
- Je dirais le remède en jeu...
- L'enjeu serait le remède ?
- Le dire me pétrifie aussi.
- Alors, ne disons mot...
- Il faut arriver à ne jamais mot dire ?
- Jusqu'à s'imposer le silence...
- Un silence de mort...
- Et cette mort, dans leurs yeux ?
- Au fond ce serait ça, voir...

- Que fixes-tu à présent ?
- Du jeu, tu veux dévier...
- Tu les scrutes ?
- C'est pour toi que je plie, pour voir clair en ton jeu.
- Tu les observes et tu me vois ?
- Eh oui, et je vois que tu joues ?
- Pourquoi ne tournes-tu pas de mon côté ?
- Et toi ? Charité bien ordonnée...
- Moi, c'est autre chose, je veux voir que tu vois...
- J'invite à te voir...
- Je le vois bien, mais dans quel but ?
- Tu butes toujours sur le but.
- Pour me confondre ?
- Toujours les femmes trichent...
- Et tous les hommes des tordus...
- Les femmes rient si on biaise...
- Eh bien moi, ton regard, il ne fait pas rire...
- Il faut choisir, ou se tordre ou rire, mais pas les deux...
- Le rire n'est pas le but, un moyen, un peu tordu, il est vrai...
- Eh bien moi, je lis ton jeu dans leurs yeux...
- Tu livres le vrai au fond du faux ?
- Je le délivre en vérité, qu'il soit vrai ou faux...

- Cette dureté, dans ton regard...
- C'est qu'elle est grave, l'affaire...
- Et ne saurait s'arranger à tes yeux...
- C'est cela même qui dérange...
- Et semble inscrite dans la durée...
- Du moins tant que la matière dure...

- Une idée de sa durée pour assurer ?
- Jusqu'à ce que le carnet soit plein...
- Une idée de sa durée pour rassurer ?
- Tant que durera la matière...
- Cette tombe, sur tes lèvres...
- Je crierai, nul n'entendrait...
- Pas si sûr, l'œil sait entendre...
- Mais pas la voix du dedans.
- Je l'entends bien, moi, même chez toi...
- C'est pas pareil : du même monde sommes !
- Les grands maux, tout de suite...
- C'est un espace intime, non ?
- Je le crois, ça c'est dur.....
- Notre univers, pour l'éternité...
- Les grands mots dits...
- Notre matière, à jamais...

- Et ce fond de noyé aux herbes insondables ?
- Le sol n'est pas mieux loti...
- La luminescence, les transparences...
- Je dirais les ombres discrètes...
- Et ta robe sculpturale ?
- Ta veste d'une raideur !
- Le bleu te sied à ravir.
- Elle paraît chaude, la tienne...
- Ta main tendue d'aumônes...
- Tes poings serrés !
- Les tricheuses, je n'aime guère...
- Toujours tes airs d'assaut...
- Ton calme, ta sérénité...
- Les licences du tabouret...
- L'équilibre du dossier...
- Toujours en mouvement...
- Les pieds sur terre...
- C'est je jeu qui le veut...
- Et la nappe...
- Un autre jeu, avec d'autres règles...
- Et la matière, elle pense ?
- Les grands mots, toujours...

Atout A toi A nous A tout

XII

LA REDDITION (A la mémoire de Marcel Séguier)

Ainsi pour toi aussi c'est l'arrêt du sillon
La fin annoncée d'une aventure riveraine
Le point final d'un voyage à la lettre
La terre promise de l'écriture
La halte souveraine
Le terminus enfin
Qu'en émule du juif errant
Tu auras poursuivi sans relâche
Avant l'ultime repos du guerrier des mots
A l'instar du maçon de Su casa

Et qu'importe si la ville
Te fut quelquefois infidèle
Elle est sous l'emprise du dire
Et tu ne cherchais qu'à bien faire

Nous sommes quelques-uns à dire que tu as bien fait

XIII

IMAGES NOURRIES

(I)

Des avenues dans la structure
Et des coupés dans la texture
Des immeubles dans la mâture
J'ai mis tout un monde à l'envers

J'inclus des halls dans le tableau
Des parkings des escaliers sans fin
Des verrières mouillées de lumière
Et des buildings qui se libèrent

Je glisse l'Empire sur la toile
D'élégants arcs en tout métal
Qui reflètent le bruit à l'entour
Posé comme à portée de main

J'implique des plaques et des coffres
Et des portières et des capots
Perpétuel trafic en trajet toujours
Qui se nourrit de ma substance

Je mêle l'image à la matière
Ainsi voisinent les deux sœurs
La photo que l'on croyait mortelle
Et la peinture qui sut la dompter

(ET J'AI CREE)

(II)

Une silhouette griffonne
Face à des arbres de béton
Et des chevaux de frise
Un rêve urbain de verre et d'acier

Le fusain va plus vite que les autos
Qui sont au pas des solitudes
Ou qui roulent sur les désirs
Quand ils oublient le point de fuite

La ville paraît trop grande
Ce n'est même plus une ville
Et c'est pourtant sa démesure
Qu'on doit faire entrer
Dans le carré de la tête

Une silhouette crayonne
A cœur du bruit et des couleurs
Et la fureur de la cité
S'en trouve noire de silence

Une autre qui écrit
Et ce silence se creuse
Dans des lignes de fuite
En souffrance au final du point

(III)

Autrefois les chevaux se cabraient
Sous des ciels d'innocence
Puis l'invisible est venu
Qui a tout emporté
Et les couleurs se sont mises à danser
Et les formes se sont mises à rêver
Dure s'est bâtie la matière
Épaisse sa saveur
Les chevaux d'autrefois ont conquis des cités
De terre battue
Balayées par les sirènes urbaines
Et les trépidations du présent
L'heure est au gris
Et l'écurie comprend tout un monde

(IV)

Quand d'étranges cailloux planent au-dessus des rêves, c'est la panique assurée sur les voies de l'éden. Dans l'éternel parking de la mort, le silence attend son heure céleste. Dès le signal, les mouches ne voleront plus. Les ventres des voitures vrombiront de concert. D'aucuns étoufferont, pour accéder trop vite à la porte étroite. La route du paradis n'est pas si droite. Déjà les viaducs aux jambes de gazelle prennent leurs airs hautains. Ils se savent essentiels et en tirent une vanité fatale. Dans quelques minutes, ils se prosterneront pour psalmodier leur acte de contrition. Le ciel s'assombrit au fur qu'il accueille les primes intrusions. Les nouveaux occupants s'en répartissent les sphères et confins. On a beau savoir que tout le monde sera pourvu, que toutes les places se valent, on n'est jamais si bien servi qu'en ayant choisi sa parcelle. Les soldats du ciel, clos sur eux-mêmes, observent sans avoir les moyens d'intervenir. Rien ne leur est autant étranger que ces espoirs trépides. La pierre est froide, sous sa rassurante rondeur. Il faut toujours se méfier du gris. Pas sûr qu'elle se soit aperçue de la pensée qui grouille et s'acharne. Personne ne regrette encore la conviction de l'absence et les promesses du vide. La nature a horreur de se voir désertée.

(V)

Dans le rêve de la danse
Le rêve de la danse en couleurs
Les flaques de plage étaient fluides
On eût dit que la terre suintait des humeurs sanguines
Et qu'il suffisait de s'humecter tout l'œil
Pour entrer dans la ronde y brasser le mouvement
Mais la ville est venue qu'on bâtit sur du sable
Ses rues chargées de chair et ses immeubles ardents
Ses tonnes de béton, d'acier et puis de verre
Sans compter le carton où dorment les sinistrés
Et partout de quoi se combler la rétine
Alors l'image vint se nourrir de matière
Les autostrades filent dur pour égarer le point de fuite
Les parkings retournent dans le miroir céleste
Les grues et les ponts entrent dans la danse
Et la cité devient fille de sensualité vêtue
Épaisse comme la foi qui préside à nos rêves

Sur ces images alors vont se glisser les mots

XIV

QUATRAINS

Cette ondée se cueille dans une coupe d'or
Et précipite les jeux vers la raison du cœur
Quand la terre fertile réfléchit les voussures
Des vaisseaux qui s'ancrent en nos yeux

Savoir des quatre feuilles le trèfle renverser
Afin de se sauver du cycle des saisons
Si un trumeau chanceux plaint ses perles de mire
Nul doute on trempera la plume dans l'abîme

Au pied du globe rondouillard
Un atlas étale sa face vaine
La sanguine s'entr'ouvre les veines
Et le poème s'en trouve tout atterré

La Clé du Monde est une Note bleue
Tout au pied du regard
Qui nous offre son baume
Sur nos frictions

XV

DEPARTS A RIVER

Le déluge révolu, partir en quête d'un oiseau. Nul ne sait où voler vers le caveau suprême. La requête fait silence sur les ailes de sa source. L'absence de doute se dispose à l'envol. Loin des entrailles du doute, mère de tant de chimères tenues en pot. Qui n'a poule de terre à se mettre sous dent.

Mais on reste - on reste afin de poursuivre, de se sentir moins solitaire, en ce monde désert. On se confine en sa demeure... Qui demeure en meurt mais en pointant ses écrits... Sous l'abri du serpent, on attend la Mort sûre. Au regard d'une éternité, s'ouvrir c'est partir en douce.

On reste en ces ambages où le corps se maintient. Les questions fusent. La part du reste ? Le résidu de nos essors ? La division en guise et lieu - et sa croissance ? L'origine des hauts le corps ? Les points de départ, suspendus au terme de la ligne.

Voyant, mot à mot, certes que dire : « On ne part jamais ». Le vagabond reste campé sur sa jambe pirate. L'œil des cieux s'irradie. La peau se tanne. Le cheveu se fait rare. La main perd de ses pennes. L'âme-sœur son latin. On ne parle vraiment jamais. De quel monde on parlerait... Vous nommez ça un monde, vous, Monsieur Sam ?

On erre dans la méprise du mouvement, l'erreur échéant à ceux qui errent. Dans le texte qui sue, le texte qui tue, le texte qui erre, se délie le textuaire. Le texte à deux têtes, eût dit le divin volatile des cimes déplumé. Quelque poète sans doute. Le texte Tu. Le texte L'autre. Tel que je le Dis-je.

Les errants s'en vont aujourd'hui pour arrimer hier. Ils vivent en quelque limbe où la marche n'est guère aussi véloce. Le zèle décime. Il faut de l'espace quand on consigne les bras libres, avec les ailes de l'art au creux des glabres paumes.

(Ne toucher aux autres qu'avec sobriété. Tout dépend de l'heure et du périple morphique des nuages. Ne toucher les autres que pour les porter aux nues, mais d'un pied ferme, nom de nom d'un nom de Dieu défunt !)

XVI

L'OEIL DE LA LUNE

Il fallut bien des éruptions
Tant d'émotions telluriques
Tellement de rondeurs à circonscrire
De nébulosités à inachever
De taches cycliques
Voire de regards de complicité
Pour discerner
L'œil de la lune

(Et un deuxième dans la foulée)

Ce champ de bleuets brouillés de gueules de loup aux reflets irisés,
avais-je assez bonne mine pour le réduire à présent en une ligne de
sagesse conceptuelle... ?

Référents.

1 Poème écrit pour Jérémy Damien, janvier 2018. Publié par les Eds Rivières.

2 Texte inspiré des Tricheurs de Georges de la Tour et commandé par Anne-Marie Jeanjean pour ses Eds du Tardigrave.

3 Hommage à Michel Butor. Publié par les Eds du Bourdaric de Renaud Vincent, avec des illustrations de Vincent Bioulès. J'ai écrit le poème assez spontanément et j'étais à la recherche d'un illustrateur quand Vincent Bioulès m'a téléphoné pour me parler du décès de notre ami commun. Sa sollicitude à mon égard a fait le reste.

4 Écrit pour Christelle Teissèdre, publié par Eds Rivières.

5 Publié par les Eds du Bourdaric avec des illustrations d'Alexandre Hollan. Ce texte a une histoire. J'avais écrit à Yves Bonnefoy pour lui faire part de mon ravissement à la lecture de son Écharpe rouge, ignorant qu'il était hospitalisé. Le poète me répondit en dictant à sa fille un mail où il me prévenait de son départ prochain. Et de me gratifier alors d'un adieu amical. Me trouvant dans l'impossibilité de lui répondre, j'ai écrit ce poème qu'Alexandre Hollan, son ami, a bien voulu illustrer. Jean-Paul Martin, alors malade, se trouvant dans l'impossibilité de l'éditer, je l'ai confié à Renaud Vincent qui m'aura permis ainsi d'adresser cet adieu posthume à ce si grand poète.

6 Ce texte a été écrit pour Alain Clément, peintre que j'admire particulièrement. Renaud Vincent a bien voulu en confectionner un livre d'artiste pour les Eds du Bourdaric.

7 Texte écrit pour Prune Reichell et publié par les Eds Rivières.

8 Texte écrit pour JPM et illustré par Valérie Crausaz, publié par les Eds Rivières.

9 Il s'agit d'associer chacun de ses quatre textes, volontairement déclassés de l'ordre alphabétique, à chacun des artistes auxquels ils sont destinés. Georges Autard, Joris Brantuas, Noël Dolla et Dominique Gauthier. Publié par Eds du Bourdaric.

10 Autre texte inspiré d'un tableau, celui-ci de Felice Casorati, commandé par Anne-Marie Jeanjean pour ses Eds du Tardigrave.

11 Le premier de la série. Inspiré d'un tableau de Balthus. Commandé par Anne-Marie Jeanjean pour les Eds Tardigraves.

12 Poème écrit pour le décès de Marcel Séguier et lu lors de ses obsèques. Publié sur le site de L'art-vues.

13 Cinq poèmes pour illustrer la production d'Aline Jansen et publié par ses Eds, Nacsel.

14 Ce poème, destiné à Clarbous, a été manuscrit sur plusieurs de ses dessins.

15 Ce texte est un peu particulier puisqu'il est le fruit d'une écriture à quatre mains expérimentée, selon le bon vouloir de JPM, avec mon ami Gérard-Roch Salager. Publié par Les Eds Rivières, illustré par Claude Clarbous.

16 Il s'agit de textes à « manuscire » sur des propositions originales de Paola di Prima.

REFERENTS CONVOQUES DANS TRAIT D'UNION 1

- Texte 1 : Variations orchestrales : PAOLA DI PRIMA (Manuscrit)
Texte 2 : Si le secret se crée ça crée : CATHERINE HACHON (Rivières)
Texte 3 : Vitrail : JEAN-PAUL MARTIN (inédit)
Texte 4 : Les si... : CLAUDE CLARBOUS (Rivières)
Texte 5 : Bonne foi : CHRISTIAN ASTOR (idem)
Texte 6 : La quintessence du feu sacré : CLAUDE CLARBOUS (Iris)
Texte 7 : Le bateau livre : DIDIER EQUER + ERNEST PUERTA (Rivières)
Texte 8 : Coup d'œil : MARIE-CHRISTINE SCHRIJEN (Rivières)
Texte 9 : Arcanes libres : MICHEL CADIERE (Rivières)
Texte 10 : Dodécaphonie à l'horizontale : CARITA SAVOLAINEN (Éléments du langage)
Texte 11 : La langue de vie est une terre sans homme : MARTINE LAFON (Rivières)
Texte 12 : Histoire d'oies : DOROTHEE CLAUSS (idem)
Texte 14 : Gammes cosmogoniques : JACQUES CLAUZEL, illustré par VERONIQUE AGOSTINI (A travers + Rivières)
Texte 15 : Proie de l'ombre : JACQUES DUPIN (Rivières)
Texte 16 : Simples énigmes : SYLVIE DEPARIS (idem)
Texte 17 : Délivrance : ALAIN CLEMENT (idem)
Texte 18 : Dialogues de bandes : JACQUES CLAUZEL (A travers)
Texte 19 : Horizon : FRANCESCA CARUANA (Rivières)
Texte 20 : Impression d'Afrique : JACQUES CLAUZEL (Rivières)
Texte 21 : Nocturne : PATRICE VERMEILLE (idem)
Texte 22 : Ombligo sans limbes : VERONIQUE REINAUD (idem)
Texte 23 : En corps : VERONIQUE REYNAUD (idem)
Texte 24 : Du chant de l'yeuse : DANIEL DEZEUZE (idem)
Texte 25 : Vers la sylve des cieux : SYLVERE (idem)
Texte 26 : Mon territoire : DOMINIQUE GAUTHIER (idem)
Texte 27 : Re-création : GERARD DEPRALON (idem)
Texte 28 : Trois couleurs : DIDIER EQUER (idem)
Texte 29 : Essaimer : MARIE WARSCOTTE (idem)
Texte 30 : PAB : illustré par SYLVERE (idem)
Texte 31 : Le hamac : CLAUDE CLARBOUS (idem)
Texte 32 : Autres couleurs : PAOLA DI PRIMA (Manuscrit sur livre de l'artiste)
Texte 33 : Du domino au mikado : YVES REYNIER (idem)
Texte 34 : L'encre de parole : REGINE DETAMBEL
Texte 35 : A celle qui court toujours : SYLVIE LOGEUX (inédit)
Texte 36 : 20 Août 2012 : PIERRE-ANDRE BENOIT + illustré par GUILLAUME MOSCHINI (Rivières)
Texte 37 : Poème à dessin : MICHEL CADIERE (Venu d'ailleurs)
Texte 38 : Magie blanche : Pour Marie-Christine SCHRIJEN (inédit)

Texte 40 : Quand la chair est vaine : FABRICE REBEYROLLE (Atelier du limon)
 Texte 41 : Portraits au parasol : ESTELLE CONTAMIN (Rivières)
 Texte 42 : Faites de la peinture : JORIS BRANTUAS (Rivières)
 Texte 43 : Ave Maria : CEDRIC de BATZ (Rivières)
 Texte 44 : Autoroute américaine : FABIEN BOITARD (Rivières)
 Texte 45 : Terreau : DIDIER EQUER (Rivières)
 Texte 46 : Littoral/littéral : SYLVERE (livre de l'artiste)
 Texte 47 : Automne : SYLVERE (Rivières)
 Texte 48 : Navette spéciale : SYLVERE (Rivières)
 Texte 49 : De terre et d'eau : SYLVERE (Rivières)
 Texte 50 : Le maître des ténèbres : JACQUES CLAUZEL (A travers)
 Texte 51 : L'inspiration : PATRICE POUPERON (expo Carré d'art)
 Texte 52 : Le petit pâtissier : ANNE SLACICK (livre de l'artiste)
 Texte 53 : J'aime : ANNE SLACICK (Rivières)
 Texte 54 : Vu du train : PAOLA DI PRIMA (Rivières)
 Texte 55 : Vise le pic : SERGE LUNAL (idem)
 Texte 56 : Six eaux : SYLVERE (idem)
 Texte 57 : Monochrome : Illustré par SERGE LUNAL (idem)
 Texte 58 : Vingt quatrains : MICHEL BUTOR (illustré par SYLVERE) (Rivières)
 Texte 59 : Zoom sur Manhattan : ANDRE CERVERA (Rivières)
 Texte 60 : Terre ! CLAUDE VIALLAT (Rivières)
 Texte 61 : Mercredi rue Corconne : YVES REYNIER (Rivières)
 Texte 62 : Traits tirés : SYLVERE (Rivières)
 Texte 63 : La beauté du chaperon : MARTINE LAFON (Rivières)
 Texte 64 : La source : FRANCIS PONGE (illustré par MARIE WARSCOTTE) (Rivières)
 Texte 65 : Distiques : SYLVERE (Rivières)
 Texte 66 : L'étoile de terre : MARIE WARSCOTTE (idem)
 Texte 68 : Rouge encore : MARTINE LAFON (Post Rodo)
 Texte 69 : En marge du grand secret : JACQUES CLAUZEL (A travers)
 Texte 70 : Éventail : ANNE MARIE SOULCIE (illustré par DIDIER EQUER) (Rivières, après expo Musée de Béziers)
 Texte 71 : Ciel : CLAUDE CLARBOUS (Iris)
 Texte 72 : Histoire de mains : BEA T-N (Rivières)

Ce recueil, publié par les Éditions CMS, a été tiré à 200 exemplaires constituant la 1^{ère} édition.

Les 50 premiers seront accompagnés de signets originaux réalisés par Jérémy Damien et Prune Reichell, que je remercie de leur fidélité.

Remerciements aussi à Guy Barral pour m'avoir autorisé à rééditer les Éphémérides, et à André-Pierre Arnal pour avoir accepté l'usage d'un de ses arrachements pour le visuel de la couverture.

Remerciements à Jean-Paul Martin, Renaud Vincent, Anne-Marie Jeanjean, Aline Jansen, et à tous les artistes cités dans cet ouvrage.

Remerciements enfin à Skimao, responsable de CMS.

Copyright : CMS et Bernard Teulon-Nouailles.

Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'imprimerie

MONDIAL *Livre*

www.mondial-livre.com
04 66 29 70 86



Fabriqué en France

Mars 2018

